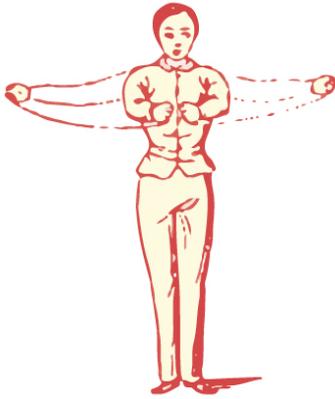


# Les conditions de l'angoisse

Solenne Albert



Tout un chacun a affaire à l'angoisse. En ce sens, l'angoisse n'est pas un affect qui permettrait de poser un diagnostic. Quelles sont les différentes situations où l'angoisse peut être rencontrée ? Quelles sont ses conditions ? Peut-elle être une boussole ?

## Lire Lacan avec Jacques-Alain Miller

Dans son cours, J.-A. Miller propose une introduction à la lecture du Séminaire *L'Angoisse*<sup>1</sup>. Le premier point important qu'il y relève est qu'à lire l'ensemble du Séminaire X, jamais l'angoisse n'apparaît comme un dysfonctionnement ou un trouble à éradiquer.

Il n'est pas plus question de la guérir, tout au plus de la franchir. Dans ce Séminaire, Lacan réalise un immense déblayage des différentes formes de l'angoisse ainsi que des occasions de son surgissement. Il ne s'agit pas, nous indique J.-A. Miller, de la traiter, mais de lui donner sa place conceptuelle. L'angoisse lacanienne est une angoisse constructive car elle indique quelque chose concernant le désir. L'on saisit donc tout de suite pourquoi il n'est pas question de vouloir la faire disparaître : faire disparaître l'angoisse, ce serait faire disparaître les balises sur le chemin du désir. Le deuxième point important est que l'angoisse n'est pas un objet comme les autres. J.-A. Miller souligne que, jusqu'ici, les autres objets étaient des objets « modelés sur l'image<sup>2</sup> ». Or ce Séminaire vise un objet qui n'entre pas dans le champ spéculaire et qui implique donc une critique de l'imaginaire, précisément une critique du stade du miroir. Lacan traite l'objet angoisse comme un objet qui échappe au symbolique, qui n'entre pas dans les filets du signifiant. Il le traite, dit joliment J.-A. Miller : « comme un cristal, qui jette des feux, qui éblouit, qu'il faut traiter avec un style diamantaire, avec des petites pincettes, et en regarder les différentes facettes<sup>3</sup> ». Donc, à la question, « Pourquoi le choix de l'angoisse ? Pourquoi Lacan a-t-il choisi, comme dixième de ses séminaires, l'angoisse ?<sup>4</sup> » J.-A. Miller l'indique, c'est parce que c'est justement à partir d'un objet qui n'appartient pas au champ du visible que Lacan aborde l'objet *a*. « L'angoisse choisie par Lacan, l'angoisse lacanienne, est une voie d'accès à l'objet petit *a*. Elle est conçue comme la voie d'accès à ce qui n'est pas signifiant. Il faut dire qu'elle-même, l'angoisse comme telle, n'est pas signifiante.<sup>5</sup> »

À ce titre, ce Séminaire peut être lu, comme le propose J.-A. Miller, comme le négatif du Séminaire IV<sup>6</sup>. Dans celui-ci, l'angoisse qui est au centre du cas du petit Hans est l'angoisse de castration. Celle-ci se résout par une phobie, la phobie des chevaux, qui est une angoisse nommable, articulable. Or, il n'y a, dans le Séminaire X, aucune trace du roman œdipien. Nous ne trouvons pas, à l'origine de l'angoisse, la menace de castration par l'Autre : « l'effort de Lacan dans le séminaire de *l'angoisse* est très précisément l'élaboration d'un manque irréductible au signifiant. [...] On assiste ici au contraire à l'élaboration d'une nouvelle structure du manque, une structure non signifiante du manque<sup>7</sup> ».

Ce Séminaire peut être lu, avec J.-A. Miller, comme un atelier, une « fouille sur le terrain » qui prépare le grand tournant du Séminaire XI – à partir duquel Lacan ne reviendra plus sur les concepts

<sup>1</sup> Les leçons du 28 avril, 05 et 12 mai 2004 sont publiées dans le numéro 58 de la revue de la Cause freudienne ; et celles du 02, 09 et 16 juin dans le numéro 59 de cette même revue.

<sup>2</sup> Miller J.-A., « Introduction au Séminaire de *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 58, 2004, p. 67.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Cf. *ibid.*, p. 73.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 74.

majeurs qui avaient été au centre de la première partie de son enseignement. Le Séminaire X se situe à un moment charnière de l'enseignement de Lacan. Il représente une césure à partir de laquelle Lacan passe du symbolique à ce qui y échappe, à savoir le réel, la jouissance. « Par la voie qu'il a choisie, celle de l'angoisse, une voie non conceptuelle, ce Séminaire met en valeur que, par quelque biais qu'on s'y prenne, on découvre un terme qui n'est pas signifiant. Ce terme qui fait exception, exception paradoxale – le paradoxe se marque à ce qu'on ne sait pas vraiment de quel côté l'inscrire entre le sujet et l'Autre –, cet élément paradoxal est celui auquel Lacan réserve alors le terme de petit *a*<sup>8</sup> ».

Mais ce terme de petit *a* inaugure aussi une nouvelle voie pour aborder l'objet : celle de la jouissance. Lacan abordait jusqu'ici le rapport à l'objet par la voie de l'amour et du désir. Ici s'inaugure la voie de l'angoisse, tracée par Freud, qui ramène à l'objet réel. « Elle est faite pour ramener à l'objet de la satisfaction, une satisfaction qui n'est pas celle du besoin, mais de la pulsion, une satisfaction qui est jouissance.<sup>9</sup> » L'angoisse permet donc d'accéder à une autre dimension que ce que permet celle de l'amour : une dimension qui dévoile la disjonction de la jouissance et du désir. « L'amour est ici le voile de l'angoisse et de ce que l'angoisse produit, à savoir l'objet qui cause le désir.<sup>10</sup> » C'est pourquoi le Séminaire *Le Transfert* brille de l'objet agalmatique, objet précieux du désir – alors que dans le Séminaire X, c'est plutôt l'objet sur son versant *palea* qui est rencontré. Ce n'est pas un objet idéalisé. Il y a un grand écart entre l'idéal et petit *a*<sup>11</sup>.

Il y a deux mouvements bien différents dans ce Séminaire, indique J.-A. Miller dans son introduction. Nous allons nous intéresser au premier mouvement de ce Séminaire, qui correspond aux deux premières grandes parties intitulées : « Introduction à la structure de l'angoisse » et « Révision du statut de l'objet ».

### L'angoisse échappe au filet signifiant

Dans cette première partie, Lacan commence par reprendre le graphe du désir. Il pose d'emblée la question de l'angoisse en lien avec la direction de la cure : l'angoisse est quelque chose qui se communique. Est-ce que l'angoisse du patient est la même que celle du psychanalyste ? L'année précédente, dans son Séminaire IX, « L'identification », Lacan avait souligné le rapport essentiel de l'angoisse au désir de l'Autre à partir d'une image marquante : celle de la mante religieuse et de la question angoissante qui lui est associée : *Che vuoi ?* Que veux-tu ?

Lacan propose de nous orienter dans la clinique en fonction des moments d'apparition de l'angoisse et d'être attentifs à « voir en quels points privilégiés elle émerge<sup>12</sup> ». Loin de vouloir chercher, dans la direction de la cure, à la faire disparaître, il propose plutôt de « la cerner, la coincer<sup>13</sup> ». « Nous allons essayer, cette angoisse, de la prendre sous le bras.<sup>14</sup> »

Pour cela, il commence par proposer de relire *Inhibition, symptôme, angoisse* de Freud, même si ce texte ne donne pas de « filet » concernant l'angoisse car c'est justement ce qui lui manque et en même temps la caractérise. L'angoisse nous confronte à une absence de mots, une difficulté à dire, voire un impossible, un vide. Il n'y a pas de filet car, indique Lacan « S'agissant de l'angoisse, chaque maille, si je puis dire, n'a de sens qu'à laisser le vide dans lequel il y a l'angoisse. [...] Est-ce à dire qu'on ne puisse pas en parler ?<sup>15</sup> » S'il prend la corde de ces trois mots : inhibition, symptôme, angoisse, c'est qu'il cherche à situer l'angoisse dans un cadre conceptuel.

Il souligne donc tout d'abord que l'angoisse est un affect. Et ce n'est pas l'affect qui est refoulé. Avec l'angoisse, l'affect est là, il est bel est bien ressenti. Mais par contre, ce qui est refoulé, « ce

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>12</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004, p. 15.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.18.

sont les signifiants qui l'amarrent<sup>16</sup> ». Le sujet ne sait pas quels mots accoler à ce qu'il ressent. L'affect est désarrimé du signifiant, « il s'en va à la dérive<sup>17</sup> ». C'est ce qui est le propre de l'angoisse : elle est éprouvée, mais sa cause reste énigmatique pour le sujet lui-même. Lorsque l'on demande à quelqu'un pourquoi il est angoissé, souvent cela l'angoisse encore plus parce que, justement, il ne sait pas pourquoi.

Lacan ne va pas faire une théorie des affects car il ne souhaite pas développer une psychologie mais bien plutôt une « érotologie », c'est-à-dire un discours sur le désir – question qui intéresse le psychanalyste. Et Lacan considère que c'est « le tranchant de l'angoisse<sup>18</sup> » qui est à même d'aborder la question du désir avec le plus d'authenticité. Pour avoir un rapport authentique à son propre désir, il convient de se laisser enseigner par son angoisse, donc par l'expérience clinique de l'angoisse.

## La clé de l'angoisse

En effet, la source de la théorie analytique est l'expérience, indique Lacan<sup>19</sup>. Or, comment essayer de rendre compte de l'angoisse alors qu'elle renvoie à toutes sortes d'expériences aussi variées que l'angoisse que l'on rencontre dans le cadre de la névrose, l'angoisse du pervers, celle du psychotique, voire l'angoisse « para-normale » ? L'homologie est justifiée par « une parenté de structure »<sup>20</sup> indique Lacan, et c'est justement la structure de l'angoisse – et non sa compréhension psychologique – qui l'intéresse. Il souligne qu'il y a de nombreuses voies possibles pour aborder l'angoisse et qu'il n'a pas choisi celle de la compréhension ni du catalogue. Par exemple, dans le DSM, l'angoisse est cataloguée, répertoriée, en fonction d'une angoisse de ceci ou d'une angoisse de cela. Or, la voie du classement des affects ne peut aboutir qu'à des impasses.<sup>21</sup> Il y aurait aussi la voie ou « méthode de l'analogie »<sup>22</sup>, voie qui mènerait à discerner des niveaux d'angoisse et aboutirait à une anthropologie de l'angoisse, mais ce n'est pas non plus ce qui intéresse Lacan. « L'expérience nous conduit en revanche à la troisième voie, que je mettrai sous l'indice de la fonction de la clé. La clé, c'est ce qui ouvre et qui, pour ouvrir, fonctionne. La clé est la forme selon laquelle opère ou non la fonction signifiante comme telle<sup>23</sup> ». Quelle est la clé, concernant l'angoisse, à laquelle Lacan va se référer ? La clé, c'est celle du désir, et particulièrement celle du désir de l'Autre. L'angoisse a toujours un rapport avec le désir : soit le désir du sujet lui-même, soit le désir de l'Autre. Et c'est souvent lorsque se trouve présenté, pour le sujet, la question de ce que l'Autre lui veut, sous sa forme envahissante, que se produit l'angoisse.

Lacan reprend, dans ces premières leçons, le schéma du miroir pour faire apercevoir que, dans celui-ci, quelque chose n'est pas représentable, visible. Il y a quelque chose qui n'apparaît pas, qui ne se voit pas. « Tout l'investissement libidinal ne passe pas par l'image spéculaire. Il y a un reste.<sup>24</sup> » Et ce reste, Lacan en fait justement le pivot de toute cette dialectique. C'est-à-dire que je n'investis jamais toute ma libido dans l'Autre, il y a toujours un reste, c'est-à-dire une part de libido qui reste du côté du sujet. C'est ce reste qui est crucial et qui est le ressort du désir.

## Les conditions du surgissement de l'angoisse

« L'angoisse surgit quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place que j'appellerai, pour me faire entendre, naturelle, à savoir la place (-φ) qui correspond, côté droit, à la place qu'occupe, côté gauche, le *a* de l'objet du désir. Je dis *quelque chose* – entendez *n'importe*

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>19</sup> Cf. *ibid.*, p. 26.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>21</sup> Cf. *ibid.*, p. 30.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 50.

quoi.<sup>25</sup> » Pour cerner ce dont il s'agit, Lacan propose de relire *L'inquiétante étrangeté* de Freud. Cet ouvrage est, indique-t-il, « la cheville indispensable pour aborder la question de l'angoisse<sup>26</sup> ». Il précise que, de même qu'il a abordé l'inconscient par le *Witz*, il abordera l'angoisse par l'*Unheimlich*. « L'*Unheimlich* est ce qui apparaît à la place où devrait être le moins-*phi*. Ce dont tout part, en effet, c'est de la castration imaginaire, car il n'y a pas, et pour cause, d'image du manque. Quand quelque chose apparaît là, c'est donc, si je puis m'exprimer ainsi, que le manque vient à manquer.<sup>27</sup> »

Comment saisir ce point cliniquement ? Par principe, on ne peut désirer que ce que l'on n'a pas. La structure du désir se fonde sur le manque. Pour nous sentir vivants, désirants, il est nécessaire de ne pas être comblés, que quelque chose n'aille pas. Si nous avons tout le temps l'impression de courir après quelque chose, que nous avons raté quelque chose qu'il faudra mieux faire la prochaine fois, ce n'est pas un accident : c'est de structure. C'est une structure nécessaire pour préserver le désir et ne pas entrer en dépression. La dépression, c'est l'extinction du désir. Vous ne courez plus après rien du tout. À l'extrême, vous pouvez rester dans votre lit toute la journée, plus aucun désir ne vous tourmente.

Quelle est la fonction fondamentale de l'objet ? Il est de structure qu'il soit manquant. Rien n'est plus angoissant que de croire avoir trouvé « le bon ». Le bon partenaire, le bon travail, etc. Il m'est souvent arrivé de recevoir des patients qui avaient une crise d'angoisse massive après avoir réussi quelque chose qui représentait pour eux l'aboutissement du désir : soit un examen réussi, une petite amie qui dit oui à une demande en mariage, un emploi convoité de longue date et enfin obtenu. Que désirer de plus ? est la question qui émerge à chaque fois, et ce qui permet aux patients de sortir de l'angoisse, c'est de s'apercevoir qu'il leur manque tout de même encore quelque chose. Cela se décline également dans la vie amoureuse : rien n'est plus angoissant, par exemple, pour une femme, qu'un partenaire qui veut vous combler, répondre à toutes vos demandes, tous vos désirs. Les symptômes dans la clinique sont fréquemment ceux d'être étouffé, la sensation de ne plus pouvoir respirer, d'être paralysé – c'est-à-dire lorsque tous les espaces, les manques, sont bouchés.

### **Le manque est un point d'appui pour le désir**

L'angoisse de castration était le point de butée freudien. Dans ce Séminaire, Lacan va au-delà. « L'angoisse, prenons-la dans sa définition *a minima*, comme signal [...] L'angoisse, vous ai-je dit, est liée à tout ce qui peut apparaître à la place (-φ).<sup>28</sup> » – c'est-à-dire à la place du manque, à la place qui doit rester vide. « Ce phénomène est celui de l'*Unheimlichkeit*.<sup>29</sup> » Pour exemple, ce qui peut susciter l'angoisse c'est l'image, dans les films d'épouvante, d'une statue qui s'anime, ou bien d'une marionnette qui parle. Si cela nous angoisse, c'est justement parce que cela présente ce qui devrait manquer et qui ne manque pas – la parole, le mouvement...

Dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, l'angoisse est la réaction à la perte. Lacan indique dans ce Séminaire une voie nouvelle : c'est justement lorsque la perte n'a pas lieu que surgit l'angoisse, lorsque l'objet est trop là, toujours là : « Or, que vous ai-je dit la dernière fois pour vous mettre sur une certaine voie essentielle à saisir ? Que l'angoisse n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut concevoir à un niveau redoublé, d'être le défaut de l'appui que donne le manque.<sup>30</sup> » Lacan propose de relire Freud avec cette boussole – et l'on s'aperçoit alors, que ce n'est pas, par exemple, la nostalgie du sein qui angoisse, mais bien plutôt les situations où le sujet se retrouve devoir rentrer dans le giron maternel. « Ne savez-vous pas que ce n'est pas la nostalgie du sein maternel qui engendre l'angoisse, mais son imminence ? Ce qui provoque l'angoisse, c'est tout ce qui nous annonce, nous permet d'entrevoir, qu'on va rentrer dans le giron. Ce n'est pas,

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 66-67.

contrairement à ce qu'on dit, le rythme ni l'alternance de la présence-absence de la mère. La preuve en est que ce jeu présence-absence, l'enfant se complaît à le renouveler. La possibilité de l'absence, c'est ça, la sécurité de la présence.<sup>31</sup> » C'est parce que l'enfant manque, parce que sa mère ne répond pas parfaitement à ses besoins, qu'il peut désirer. C'est aussi de la voir, elle, désirer, partir ailleurs, qui lui donne un point d'appui pour son propre désir.

La preuve peut se retrouver dans le jeu du *fort-da*, que l'enfant répète et qui produit sa jubilation. L'enfant jette des objets, c'est-à-dire vérifie qu'il peut manquer à l'Autre, que l'Autre peut se passer de lui. « Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désirer, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir.<sup>32</sup> »

## Angoisse et demande de l'Autre

Lacan rappelle qu'il ne propose pas un abord objectif ou expérimental de l'angoisse mais un abord beaucoup plus précis, qui prend pour ligne de mire trois points « où la dimension de l'Autre reste dominante<sup>33</sup> » : la demande de l'Autre, la jouissance de l'Autre et le désir de l'Autre. La dimension de l'Autre est centrale et toujours présente, y compris dans les expériences pavloviennes avec les animaux, indique Lacan<sup>34</sup>. Elle ne doit jamais être éludée.

« Pour que la réaction d'angoisse se produise, il faut toujours deux conditions<sup>35</sup> ». La première, comme nous venons de le voir, est celle d'un objet qui apparaît à la place du manque. La deuxième est liée à ce qui apparaît à la place du manque sous une forme particulière, qui est celle d'une demande. Une demande de l'Autre qui bouche tout désir. « C'est donc sous l'effet d'une demande que se produit le champ du manque.<sup>36</sup> »

Lacan évoque ensuite l'expérience des cauchemars qui confrontent à l'épreuve de la jouissance de l'Autre : « l'angoisse de cauchemar est éprouvée, à proprement parler, comme celle de la jouissance de l'Autre. Le corrélatif du cauchemar, c'est l'incube ou le succube, cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance.<sup>37</sup> »

« L'existence de l'angoisse est liée à ceci, poursuit Lacan, que toute demande, fût-ce la plus archaïque, a toujours quelque chose de leurrant par rapport à ce qui préserve la place du désir. C'est aussi ce qui explique le côté angoissant de ce qui, à cette fausse demande, donne une réponse comblante.<sup>38</sup> » Rien de plus angoissant que quelqu'un qui veut vous combler. Ne pas vouloir que l'Autre se plaigne, ni qu'il dise qu'il manque de telle ou telle chose, c'est ne pas supporter le manque – et cela provoque l'angoisse. C'est pourquoi les demandes ne doivent pas être prises au pied de la lettre. C'est ce que poursuit Lacan : « si la demande est bien structurée par le signifiant, elle n'est pas à prendre au pied de la lettre [...] Il y a toujours un certain vide à préserver, qui n'a rien à faire avec le contenu, ni positif, ni négatif, de la demande. C'est de son comblement total que surgit la perturbation où se manifeste l'angoisse. [...] La demande vient indûment à la place de ce qui est escamoté, *a*, l'objet.<sup>39</sup> »

L'interprétation, le *Witz*, les actes manqués, etc., sont autant de manières de faire un pas de côté par rapport à cette demande de l'Autre, de ne pas la prendre « au pied de la lettre ». Les rêves, les lapsus, sont ces espaces de respiration dont le sujet se sert pour maintenir un certain écart vis-à-vis de ce qui est attendu de lui, écart nécessaire pour être désirant. C'est donc aussi ce que permet une analyse !

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>34</sup> Cf. *ibid.*, p. 73.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 79-80.

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 80.